

entre la France et l'Allemagne, elles ont l'une et l'autre développé au cours des siècles une culture originale, clairement définie, et c'est pourquoi, dans chaque pays, les esprits qui ont le plus profondément envisagé les choses ont constamment cherché à s'enrichir par la culture de l'autre.

Tout cela est sympathique, et volontiers on a pour le Dr Rosenberg l'oreille de M. Abel Bonnard. Ainsi lorsque le Dr Rosenberg précise :

— Un écrivain français connu, mais qui, au point de vue politique, serait en ce moment récusé de part et d'autre, a prononcé un jour une très belle parole.

« Il a dit que la France et l'Allemagne étaient les deux ailes de l'Occident et que si l'une de ces nations était blessée, l'autre s'en trouverait gravement atteinte.

Le Dr Rosenberg dit encore :

— A l'encontre d'opinions qu'on a parfois largement répandues, nous sommes convaincus que l'ensemble de la culture européenne se trouve aujourd'hui à un tournant décisif.

« On ne saura que plus tard si elle peut vraiment se maintenir et si elle se trouvera assez de force pour perpétuer ses traditions, ou si elle a déjà capitulé intérieurement devant l'attaque concentrique dirigée contre elle.

Enfin :

— Nous sommes persuadés que, ni l'Allemagne, ni aucun autre peuple n'a intérêt à voir sombrer, par exemple, la culture française, d'une culture si artistiquement organique. Il y a au contraire un intérêt collectif européen à ce que les grands centres de ces cultures qui ont incontestablement créé l'Europe continuent à s'inspirer l'un à l'égard de l'autre d'une égale estime; pour autant que je sache, dans les polémiques du mouvement national-socialiste, aucune attaque n'a jamais été dirigée contre ces racines profondes de la force française, et en dépit de nombreuses et graves tensions politiques, nous nous sommes toujours efforcés de ne pas oublier quelle a été la contribution du peuple français à la culture européenne.

§

Un incident nouveau, sur lequel nous n'épiloguerons pas, accapare et inquiète l'attention publique (disait-on dans les feuilles, au cœur du printemps, l'année 1887). Un commissaire de police français, sur la frontière allemande, M. Schnöbelé, vient d'être

arrêté par des agents prussiens dans des circonstances toutes particulières. Appelé à un rendez-vous d'affaires par son collègue d'Alsace-Lorraine, M. Schnœbelé n'a rencontré au delà de la frontière, et à quelques mètres de notre territoire, que deux agents déguisés qui lui ont mis la main au collet. Cette façon sommaire d'agir, surtout dans une circonstance où la bonne foi et la loyauté de notre commissaire ont été si singulièrement surprises, a causé en France, on peut même dire dans toute l'Europe, un étonnement mêlé d'appréhensions redoutables.

Du coup la France déclara la guerre — à *Lohengrin*. Interdite, la représentation, à Paris, de l'opéra de Wagner, que M. Lamoureux avait entrepris de faire connaître chez nous. Elle eut lieu cependant, à l'issue du dénouement — tout pacifique — de l'incident Schnœbelé. Mémorable « première » du 3 mai 1887 à l'Eden-Théâtre! L'œuvre fut bien accueillie, mais, au dehors, c'était l'émeute : « A bas Wagner! Vive la France! » criaient des gens parmi lesquels, les arrestations en témoignaient, des garçons bouchers et des Polonais naturalisés Anglais. Cependant qu'à Berlin, on s'inquiétait.

A chaque dépêche, signalant un nouvel ajournement de la « première », — écrivait un correspondant du *Gil Blas* — le vieil empereur devenait plus maussade, tant et si bien que son petit-fils, le prince Guillaume, qui est président honoraire de la société de patronage du théâtre de Bayreuth, lui dit un jour : « Voyons, grand-père, on dirait vraiment que tu as pris une loge à l'Eden et que tu crains, en cas de contretemps, de ne savoir que faire de ta soirée. »

Lorsque le grand jour de la première fut enfin fixé, l'Empereur demanda à l'ambassade de Paris de le tenir au courant par dépêche de l'effet produit par chaque acte.

Le premier de ces télégrammes lui fut apporté vers onze heures, au moment où il allait se coucher. Apprenant le grand succès qu'il y avait dans la salle, Guillaume dit à son entourage : « Voilà ce qui me fait plaisir. Maintenant, je m'endormirai rassuré, car il n'est pas possible que les Parisiens assistent à la scène de la chambre nuptiale sans en être ravis. »

C'était compter sans la scène dans la rue. A ce point que M. Lamoureux retira la pièce : *Lohengrin* n'eut pas de lendemain. Ce *Lohengrin* dont M. Mario Roustan, dans la Tribune des Nations, évoque en fervent de l'œuvre de Wagner

les vicissitudes et les victoires : il dit, notamment, quelle ardeur la jeunesse montpelliéraise mettait à faire triompher *Lohengrin*.

...Le jour venu, la phalange sacrée était là, sur la brèche, je veux dire au parterre. La bataille fut courte, décisive. On nous avait prédit qu'elle serait plus difficile et plus incertaine que nous ne le pensions : mais nous étions là, portant nos bérrets aux larges côtes de couleur (le bérét rabelaisien, Monsieur!), avec le même orgueil résolu que les étudiants de 1830 arboraient, au parterre d'*Hernani*, leurs chapeaux excessifs, leurs cheveux mérovingiens, et leurs gilets de couleur féroce, comme disait le bon Théo. Quand le rideau tomba au milieu des cris d'allégresse et des clamours bruyantes du peuple brabançon, à la fin du premier acte, les applaudissements et les acclamations dominaient les sifflets et les interventions des désapprobateurs. Victoire! Victoire!

« C'était une belle chose que cette jeunesse ardente, passionnée, combattant pour la liberté de l'art... » Je cite de mémoire ce feuilleton de Théophile Gautier, tout remué plus tard quand il revivait la soirée héroïque du 25 février 1830. Cette jeunesse ardente, passionnée, qui se battait à *Lohengrin*, c'était aussi une belle chose, et d'en avoir fait partie, c'est ,aux heures graves du crépuscule, une mélancolie non exempte de fierté.

Ainsi la province avait fait le miracle : Rouen d'abord, puis Angers, Nantes, etc. Nous venons de citer Montpellier. Le 16 septembre 1891, Paris se décidait, et l'Opéra, en dépit que la rue, à nouveau, entrât en guerre, tint bon.

§

L'affaire du métro (« *il l'aimait trop...*, il l'a assassinée », comme on dit dans *Des dames.. des drames et... des rames*, roman de la vie souterraine) a surtout passionné l'attention ces temps-ci. La presse a fait au roman policier une sérieuse concurrence. Et les lecteurs qui ont pour cette Lætitia qu'ils n'ont pas connue des regrets d'amoureux, sont nombreux. Mais pourquoi tant de déductions, tant d'hypothèses? L'assassin de la belle voyageuse s'appelle *l'homme invisible*. Et puis, qu'est-ce qui n'est pas mystère? Considérez plutôt quelle énigme est incluse dans le bulletin de naissance que publie Paris-Centre :

Après le veau à cinq pattes, le canard à deux têtes (ces variétés